

Chers amis. Chers cousins Bretons. Merci de votre invitation à Lesneven pour venir y parler de l'hymne- de notre hymne - **Hen Wlad Fy Nhadau, Bro Gozh va Zadoù**. Je suis très heureux d'avoir été invité pour en parler, car il s'agit d'une histoire intéressante. C'est celle d'une chanson simple, composée par deux ouvriers sans prétentions, deux tisserands qui, de temps en temps, ont aussi été patrons de bistrot. Un père et un fils, l'un poète, l'autre harpiste, vivant dans le Sud-Est du Pays de Galles à une époque où presque tout le monde y parlait gallois, avant que la Révolution Industrielle n'y attire des ouvriers d'autres régions, mais surtout avant que le système d'éducation ne chasse la langue galloise vers le nord et l'ouest du pays. C'est l'histoire du poète Evan James, né il y a 201 ans à Caerphill et celle de son fils James James, jeune harpiste qui composa l'air de la chanson qui devint un hymne noble et remarquable. C'est aussi l'histoire d'une chanson qui a tout d'abord été écrite en tant que dance, mais qui a évolué et s'est peu à peu développée pour devenir un hymne national, superbe et émouvant, tout en retenant la modestie caractéristique de nos deux peuples.

La version habituelle de la composition du *Hen Wlad fy Nhadau* raconte que James James, fils d'Evan James, se promenait un dimanche après-midi de janvier 1856 le long des rives de la rivière Rhondda. La famille avait déjà déménagé à Pontypridd, qui était encore une toute petite ville. James s'inspira des bonds joyeux de la rivière sautillant sur les galets pour composer cet air de musique.

Une fois rentré chez lui, il joua cet air sur sa harpe et demanda à son père de composer des paroles appropriées. Evan James envoya son fils chercher une pinte de bière au pub le plus proche, le Colliers' Arms pour aiguiser son inspiration et il put ainsi composer ces paroles désormais immortelles.

Toutefois, il y a une autre version documentée dans des lettres échangées avec une autre branche de la famille. En effet, trois des frères d'Evan James avaient émigré en Amérique. Un jour, Evan reçut une lettre de son frère John – lettre qui avait peut-être été composée sous forme de poème – lui suggérant d'immigrer en Amérique.

L'Amérique, ce pays vaste et magnifique qui offre tant de possibilités de faire fortune. Evan James réfléchit à cette possibilité pendant plusieurs jours. Mais, un dimanche après-midi de janvier 1856, il écrivit sa réponse : *Mae hen Wlad fy nhadau yn annwyl i mi* ; Le pays de mes pères m'est cher... Quelle belle façon de dire 'Je ne peux pas venir en Amérique et quitter le pays que j'aime !' Il donna le poème à son fils James et alla faire la sieste. James accorda sa harpe et commença à mettre les paroles en musique. Il appela bientôt son père : « Nhad, dewch lawr ar unwaith »/ « Père, descendez tout de suite ! » Evan James apparut en haut des escaliers, à moitié déshabillé. Et voici le père et le fils, tous deux enthousiasmés, l'un chantant et l'autre l'accompagnant à la harpe. C'est alors que la redoutable Mme Elizabeth James, une femme beaucoup plus imposante que son mari, revint d'un service religieux accompagnée des autres enfants et réprimanda le père et le fils pour oser troubler la paix et le silence du dimanche. Car nous parlons bien du

19^{ème} siècle au Pays de Galles ! une époque de transition, particulièrement en ce qui concerne les habitudes religieuses. Le fils rappela donc à sa mère que, dans l'Ancien Testament, David jouait souvent de la harpe pendant le sabbat.

Peu importe quelle est la version correcte. Même les versions qui prétendent que James James a d'abord composé la musique et qu'Evans a ensuite composé les paroles sont ambiguës. D'autres encore affirment qu'Evan avait en tête les idées développées dans la chanson avant que James ne lui demande de les écrire.

Commençons par l'étude du texte de cet hymne. *Mae hen wlad fy nhadau yn annwyl i mi* (Le vieux pays de mes pères est cher à mon cœur.) C'est là une déclaration, une affirmation simple, directe et personnelle. *Gwlad beirdd a chantorion enwogion o fri* (Un pays de poètes et de chanteurs, célèbres et renommés). C'est bien Evan James, poète et compositeur de chansons, qui parle. Son pays natal lui tient à cœur, car il a donné naissance à de nombreux poètes et chanteurs célèbres – ce qui est toujours le cas - . Ensuite il y a une juxtaposition : *Ei gwrol ryfelwyr, gwladgarwyr tra mad* (Ses guerriers virils, excellents patriotes). Ils sont mis au même niveau que les poètes et les chanteurs. Puis il y a la déclaration à la fois simple et forte : *Dros ryddid collasant eu gwaed* (Pour la liberté, ils versèrent leur sang.) En quatre vers, on passe d'une simple déclaration personnelle à un panorama de l'histoire du Pays de Galles.

Ensuite le refrain : *Gwlad, gwlad* (Mon pays, mon pays) *Pleidiol wyf i'm gwlad* (Je suis fidèle à mon pays). *Pleidiol* correspond au mot *Pleidlais* (une voix donnée lors d'une élection). C'est donc comme s'il votait pour le Pays de Galles et faisait vœu d'y rester. On peut donc aussi traduire : « Je suis pour mon pays. » En breton comme en gallois on peut mettre le verbe en tête de phrase pour lui donner plus de poids.

Tra môr yn fur i'r bur holl bau / o bydded i'r henaith barhau

(Aussi longtemps que la mer forme un mur autour de cet endroit pur et aimé/ Que sa vieille langue subsiste.)

Le pays et la langue sont étroitement liés. Toutefois la juxtaposition des deux renforce le message. Si la mer forme une frontière sur trois côtés du Pays de Galles, la langue galloise est elle-aussi un bastion. Il ne faut pas sous-estimer l'importance de la langue galloise dans un pays qui en 1856 n'avait aucune institution propre à lui-même: il n'existait ni Bibliothèque Nationale, ni Musée national, ni université, ni bâtiments gouvernementaux. En contraste avec la Bretagne, le costume traditionnel gallois était une création encore récente de Lady Llanover; les danses et les chants traditionnels populaires avaient été à demi oubliés depuis le réveil religieux protestant. En 1856 seule la langue galloise était porteuse de l'identité galloise et elle restera le signe de différenciation majeur pendant encore un siècle. Si la langue n'avait pas eu ce rôle majeur, nous n'aurions pas aujourd'hui de média en langue galloise, ni d'Assemblée Galloise ni peut-être aucune des autres institutions que je viens de mentionner.

Mais revenons-en à l'hymne et à son deuxième couplet :

Hen Gymru fynyddig, paradwys y bardd,
Pob dyffryn, pob clogwyn, i'm golwg sydd hardd,
Trwy deimlad gwladgarol mor swynol yw si
Ei nentydd, afonydd i mi.

(Vieux Pays de Galles montagneux, paradis des bardes/ Chaque vallée, chaque falaise, me semblent si belles/ Filtrées par l'amour de mon pays, le murmure de ses ruisseaux et rivières m'enchante.) Il ne s'agit pas là que d'un tableau scénique. Les montagnes, falaises et vallées sont en effet peuplées de guerriers qui les défendent et de poètes qui tirent leur inspiration de cette terre et de leur dévotion à son égard. Rien n'est affirmé, mais tout est suggéré. Et c'est là l'unique fois où les mots 'Pays de Galles' sont employés.

Le troisième couplet a une tournure plus nationaliste :

Os treisiodd y gelyn fy ngwlad dan ei droed
Mae heniaith y Cymry mor fyw ag eirioed,
Ni luddiwyd yr awen gan erchyll law brad
Na thelyn berseiniol fy ngwlad.

(Si l'ennemi a foulé aux pieds mon pays/la vieille langue des Gallois est toujours aussi vivante/La poésie n'a pas été étranglée par la main hideuse de la trahison/ Ni le doux son de la harpe de mon pays.)

Voilà de quoi rehausser les cœurs ! Mais notez au passage qu' Evan James est un bon historien. Il parle non seulement de l'ennemi de l'extérieur, mais aussi de celui de l'intérieur en mentionnant *erchyll law brad*, la main hideuse de la trahison. Il mentionne donc de façon explicite la perte d'indépendance politique. Pour cette raison il est plus important que jamais de conserver les deux éléments indissociables que sont la langue et la culture.

Mais revenons à ce dimanche après-midi où Evan James mit par écrit les paroles immortelles de sa chanson. Celle-ci fut appelée *Glan Rhondda*, car elle avait été composée le long des rives de la rivière Rhondda. A Pontypridd, on raconte souvent que la musique originale était beaucoup plus enjouée que la version connue aujourd'hui du *Hen Wlad Fy Nhadau*. Le tout premier enregistrement, fait sur cylindre de cire, a eu lieu en 1899. La chanteuse, Madge Breeze, n'est d'ailleurs connue que pour ce seul enregistrement. Son interprétation est beaucoup plus vive que celle que nous connaissons aujourd'hui. Le chant n'était-il pas inspiré du bruit des eaux vives de la Rhondda ? De plus il existe cette version mystérieuse utilisant la mesure 6/8, précédée du mot *Vivace*. On a donc affaire à une gigue pleine d'entrain, sur laquelle on peut danser.

On raconte que la chanson a été chantée pour la première fois par James James lors d'un Eisteddfod à Hopkinstown, quartier de Pontypridd où elle devint vite populaire. Un jour, Dafydd Llewelyn, mineur, poète et harpiste d'Aberdare, rendit visite à son ami James dans

l'atelier de tissage de Mill Street . « Il y a un Eisteddfod à Llangollen l'année prochaine (soit en 1858) et un concours pour le meilleur recueil de chansons inédites. » dit-il à James. « J'ai envie de participer. Connais-tu des chansons que je pourrais inclure dans mon recueil. » « Pas vraiment, » répondit James, « mais écoute l'air que je viens de composer. Il est des plus populaires à Pontypridd. » Et, tout en travaillant sur son métier à tisser, James chanta sa chanson tandis que Llewelyn la notait sur papier.

L'Eisteddfod de Llangollen de 1858 fut une très belle fête. On peut dire qu'il s'agit là véritablement du premier Eisteddfod national de l'époque moderne. Il y eut un défilé dans la rue. Les membres du Gorsedd portaient leurs plus beaux atours. Les personnalités les plus excentriques de tout le Pays de Galles y étaient présentes pour quatre jours de célébration semblables à un carnaval. Un concours, largement annoncé à l'avance, invitait les compétiteurs à composer un Hymne National pour le Pays de Galles. Une lettre publiée dans plusieurs revues de langue galloise invitait à proposer un hymne similaire au *God Save the Queen* ou à *la Marseillaise*. Personne ne répondit à cet appel !

Mais pour ce qui est des recueils de chansons inédites, il y eu trois candidats. Deux reçurent les félicitations du jury, mais le troisième, le recueil de Dafydd Llewelyn reçut le premier prix. Le juge était John Owen de Chester, un musicien, compositeur et fin chanteur à voix de baryton que l'on s'arrachait pour des concerts dans tout le Pays de Galles. Celui-ci avait tout particulièrement apprécié l'une des chansons de la collection de Llewelyn, une chanson intitulée *Glan Rhondda*. Cette chanson plaisait tellement à John Owen qu'il l'a chanta deux fois pendant l'Eisteddfod et le public applaudit fort.

L'autre candidat important, qui utilisa le pseudonyme de Orpheus, proposa aussi *Glan Rhondda*. Bien qu'il s'agisse en fait de la même chanson, on peut remarquer des différences avec la version parue dans le recueil de Dafydd Llewelyn. La version d'Orpheus est en mesure 6/8, avec l'indication *Vivace* en haut de page. La version de Llewelyn est en mesure 3/4, une version plus posée et plus respectable. Ce fut donc l'interprétation venant du recueil de Llewelyn – et non celle d'Orpheus- qui frappa l'imagination de John Owen.

Glan Rhondda fait donc maintenant partie du répertoire courant de John Owen et les journaux rapportent qu'il la chante dans des concerts donnés au Nord du Pays de Galles, les spectateurs se joignant allègrement à lui pour en chanter le refrain. Owen publia ensuite une série de livrets de chants populaires gallois. Dans l'un d'entre eux, il inclut *Glan Rhondda*. Au tout début, il la présentait comme chanson traditionnelle galloise, jusqu'à ce qu'Evan James s'aperçoive de l'erreur et le contacte pour remettre les choses au point. Le recueil de chansons d'Owen fut ensuite publié en 1860, un seul volume, sous le titre de *Gems of Welsh Melody* . Le livre indique que les paroles ont été écrites par Evan James de Pontypridd et la mélodie composée par James James du Collier's Arms à Mountain Ash. Il apporte quelques changements mineurs à la chanson. La *Rhondda* n'évoque rien de spécial pour lui et il change donc le titre de la chanson pour en faire *Hen Wlad fy Nhadau*. De plus, il avait une voix de baryton alors que James James était ténor. Un carnet de chansons que possédait James James a survécu. Il y recopiait les chansons qu'il jouait sur sa harpe dans les tavernes. Mais aussi des chants de grands compositeurs, ce qui tend à nous faire penser qu'il chantait dans une chorale. Parfois il n'y recopiait que

la partition pour ténors, ce qui nous indique qu'il avait bien une voix de ténor. Le carnet de chansons ne contient qu'une seule chanson composée par James James lui-même : *Glan Rhondda*. Elle se trouve sur la partie inférieure d'une page, et fait suite à *The Duke of York's March*, ce qui est étrange. Pensait-il qu'elle ne valait pas grand-chose ? Il est tout aussi bizarre de noter qu'il ne donne pas de date exacte de composition, mais seulement une indication : janvier 1856. On a toujours pensé que cette version des carnets de James James représentait la composition originale. Je reviendrai plus tard sur ce point.

James James, de même que Dafydd Llewelyn, ont cette chanson en clef de fa. Owen la transposa en mi bémol, plus facile à chanter pour un baryton. Changement bienvenu. L'air possède désormais une gamme de neuf notes allant du ré grave au mi bémol. Parfait pour un public d'Eisteddfod ou pour une foule, de rugby, par exemple. Le mi bémol est aussi plus sonore, plus mélodieux et plus noble, surtout lorsque le chant est accompagné au piano. La nouvelle clef choisie est celle que Mozart appréciait particulièrement. Voici donc un air qui évolue vers quelque chose de plus grand, de plus profond et de plus somptueux.

Owen fit d'autres changements. Il diminua le nombre de mesures dans le refrain. La version de Llewelyn et de James comprend *Gwlad*, puis une mesure libre dans laquelle le harpiste pouvait se permettre un *glissando* spectaculaire. John Owen supprima ce clinquant inutile. Il était chanteur, il préférait chanter sans que le harpiste ne prenne le devant de la scène. Bien que musicalement moins parfait, ce changement permet à la chanson de progresser plus rapidement.

Revenons-en au concours de Llangollen. La personne qui se cache derrière le nom de Orpheus est restée inconnue pendant plus de 150 ans. Le recueil a survécu et son contenu fut utilisé plusieurs fois pour une série de publications de chants folkloriques, dont la première parut en 1909. Dans la première édition du *Journal of the Welsh Folk Music Society* de 1909, dix des vingt-cinq nouvelles chansons publiées proviennent du recueil d'Orpheus. Orpheus qui avait donc *Glan Rhondda* en mesure 6/8 précédé du mot *Vivace*.

Il y a tout juste un siècle, le premier secrétaire de la Welsh Folk Society, John Lloyd Jones, soupçonnait le fait que cet Orpheus était en fait James James lui-même. Mais il renonça à aller plus loin devant les démentis répétés de Taliesin James, le fils de James James. En 2004 Dr Meredydd Evans brocha à nouveau le sujet. Dr Evans et sa femme Phyllis Kinney sont les meilleurs experts de musique folklorique galloise. J'ai parlé pendant plusieurs heures au Dr Meredydd et à Phyllis, ainsi qu'à M. Daniel Huws, qui, avant de prendre sa retraite, expertisait les écritures à la Bibliothèque Nationale du Pays de Galles, et suis convaincu que James James et Orpheus ne sont qu'une seule personne. Doit-on en conclure que la version de *Glan Rhondda* qui se trouve dans le carnet d'Orpheus est l'original de la chanson ? Ou du moins qu'elle indique la façon dont il voulait la voir chantée ? N'oublions pas non plus la version de *Glan Rhondda* qui apparaît dans le carnet de chants de James James et est copiée, comme nous l'avons vu, sous *The Duke of York's March*, sans autre date que Janvier 1856.

Je pense que James James rajouta cet air à son carnet quelque temps plus tard, lorsqu'il s'aperçut que ce chant devenait populaire dans les Eisteddfodau, surtout dans ceux du

Nord du Pays de Galles. Je présume que son fils Taliesin tenait aussi à tenir secrète la véritable identité d'Orpheus pour ne pas porter atteinte à la propriété intellectuelle de son père en tant que compositeur de cette mélodie. Pour ce qui me concerne, je suis absolument convaincu que James James et Orpheus ne font qu'un et qu'il n'y a nul doute que James James est bien le compositeur. Sous le pseudonyme d'Orpheus, il reste, ainsi que Dafydd Llewelyn, un collecteur important de chansons folkloriques du Sud-Est du Pays de Galles à une époque où le collectage n'était plus considéré comme important. Le Pays de Galles était sous l'emprise d'un nouveau religieux et d'autres types de chants avaient remplacés les chants folkloriques traditionnels.

Cette chanson a toutefois eu une grande résonance dans le Pays de Galles du dix-neuvième siècle. Le Pays n'avait pas d'autres institutions propres à lui-même en dehors de petits Eisteddfodau, qui n'étaient alors qu'un rassemblement de poètes, loin du festival aux aspects multiples qu'est l'Eisteddfod National aujourd'hui. La langue avait une importance considérable, comme c'est toujours le cas aujourd'hui. C'est la langue qui pour les Gallois est la plus grande marque de leur différence.

Cette chanson devint, par le choix du peuple, d'abord l'hymne de l'Eisteddfod, puis l'Hymne National du Pays de Galles. Les paroles sont mesurées. Elles ne contiennent aucun appel à la guerre ni aucun appel au secours divin. Elle fait les éloges d'un pays fait de gens modestes. La laïcité des paroles la rend peut-être même plus pertinente aujourd'hui que lorsqu'elle a été composée. Elle a évolué et grandi d'elle-même. Nous y avons tous ajouté quelque chose, nous Gallois, Bretons ou Cornouaillais de Grande-Bretagne. James James n'a pas à s'en faire. Son nom restera dans la postérité.

Revenons-en à Evan James, le poète, l'homme dont le bi-centenaire a été célébré l'année dernière au Pays de Galles. De qui s'agit-il exactement ? C'était le dixième des quatorze enfants nés d'Evan James – père et fils partagent le même prénom - Le père était tisserand à Caerphilly et la mère était Elizabeth Stradling. Trois des enfants moururent en bas âge. La famille Stradling était originaire de Suisse et s'était installée au quatorzième siècle au château de St Donat, près de Llanwit Major, où elle était connue en tant que protectrice des poètes et érudits gallois. La famille connut des déboires au milieu du dix-huitième siècle et se dispersa dans le sud du Pays de Galles et ailleurs. Nous savons qu'une branche de cette famille s'installa à Gelli-Caer, près de Caerphilly. Le nom est inhabituel et nous pouvons penser à juste titre qu'Elizabeth Stradling est issue de cette famille. Pour sa part, la famille James finit par s'installer dans les vallées, entre les contés de Glamorgan et de Gwent. C'est dans la Vallée de Rhymni et celle de Sirhywi qu'Evan et certains de ses frères s'installèrent en tant que tisserands réputés. Mary, la seule sœur, épousa le fils du tenancier de Yr Hen Dafarn (la Vieille Auberge) à Aberbargoed. C'était là un centre de la culture traditionnelle galloise, et chaque année, à Pâques, ils fêtaient le Pastai'r Bont. Une énorme tarte était préparée et partagée pendant la semaine de festivités qui comprenait des chants folkloriques et des danses traditionnelles galloises. Un harpiste était invité. Des poètes, parmi lesquels Evan James, lisaient et chantaient leurs poèmes sur des airs bien connus de l'époque. Bien que nous arrivions à la période du nouveau religieux protestant du Pays de Galles, Evan James n'était pas foncièrement religieux.

Lorsqu'Evan James amena sa famille à Pontypridd en 1847, c'était déjà un poète bien

connu des milieux culturels du Gwent. Son nom de barde est Ieuan ab Iago. Son nom apparaît deux fois sur le programme de l'Eisteddfod d'Abergavenny en 1838, parmi les poètes invités par Lady Llanover. L'année 1838 est l'année de l'Eisteddfod d'Abergavenny, celle où participa une délégation bretonne menée par La Villemarqué. A-t-il eu l'occasion de rencontrer La Villemarqué à Abergavenny ? Il est intéressant d'y croire.

Evan James n'était pas qu'un simple faiseur de rimes. Je n'ai pas réussi à savoir quel genre d'éducation il avait reçue. Peut-être est-il allé à l'école primaire. Dans un poème il mentionne une école, dans un autre on apprend que son père a été toute sa vie enseignant de Sunday School. Un frère plus âgé, Lewis James, a reçu, a-t-on écrit, 'une bonne éducation'. Pourtant il a quitté l'école à l'âge de quatorze ans pour devenir cordonnier. La différence en ce qui concerne Evan est que, contrairement aux autres membres de sa famille, dont au moins quatre étaient poètes, est qu'il pouvait composer en utilisant les mètres classique et traditionnels. Il composa plusieurs poèmes de *cynghanedd* – une forme poétique compliquée utilisant les rimes internes et la répétition des consonnes dans chaque vers. C'est une technique difficile, surtout si l'on cherche à bien l'appliquer. Evan James était donc poète de *Cynghanedd* accompli, même si certains de ses poèmes auraient pu être plus léchés. Mais où a-t-il appris l'art du *Cynghanedd* ? Peut-être du livre de Iolo Morganwg intitulé *Cyfrinach Beirdd Ynys Prydain*. *Ce Secret des Bardes de l'Île de Bretagne* explique bien la technique. Il y avait aussi dans les vallées du Gwent de nombreux poètes talentueux utilisant les mètres anciens et ceux-ci pourraient lui avoir enseigné cet art. Lorsqu'il déménagea avec sa famille à Pontypridd, il était déjà suffisamment célèbre pour qu'au moins deux poètes l'accueillirent en vers dans sa nouvelle maison. Pontypridd convenait très bien à quelqu'un qui manifestait ce type d'intérêts.

« Je ne connais aucune autre ville qui ait un tel enthousiasme pour les Eisteddfodau et les traditions druidiques, ni une communauté où les cercles poétiques des tavernes soit aussi bien vus ». Tels sont les mots de Griffith John Williams, qui devint Professeur de Gallois à l'université du Pays de Galles à Cardiff, lorsqu'il jugea un concours de dissertations portant sur 'la Vie littéraire de Pontypridd et de sa région au dix-neuvième siècle' lors de l'Eisteddfod National de Mountain Ash en 1946. Il ajouta même : « Des excentriques de tout le Pays de Galles y affluèrent en masse ».

A partir d'environ 1807, le New Inn et d'autres tavernes de Pontypridd étaient des points de ralliement importants pour les poètes des villages environnants, et des lieux d'accueil pour les Eisteddfodau. C'est là que prit naissance la 'Clique de Pont', qui regroupait un certain nombre de poètes exubérants et hauts en couleur qui acquirent une mauvaise réputation dans les cercles poétiques du Sud du Pays de Galles. Ce n'est qu'au milieu du dix-neuvième siècle, et l'avènement des chorales qui nécessitait des bâtiments plus spacieux, qu'il fallut transférer les Eisteddfodau locaux de la grande salle des tavernes aux chapelles.

Evan se fit tout de suite une place dans sa nouvelle communauté. Dans l'article du 5 octobre 1878 du *Pontypridd Herald* qui relata sa mort, il est écrit qu'il avait 'un grand cercle d'admirateurs dans la ville de Pontypridd, mais aussi ailleurs... Il était apprécié pour ses talents littéraires, mais aussi pour ses qualités remarquables en tant qu'employeur,

citoyen. C'était enfin un homme droit et juste.'

'L'enthousiasme pour les Eisteddfodau et les traditions druidiques' de Pontypridd ont pour origine Iolo Morganwg, le fondateur du Gorsedd des bardes du Pays de Galles, de Bretagne et de Cornouaille, qui s'enthousiasma pour une roche tremblante située sur le terrain communal de Pontypridd. En fait, il s'agit d'un rocher posé sur un autre rocher, fruit de l'ère glaciaire. Un phénomène naturel, semblable à celui de Kerlouan. Mais Iolo était convaincu du fait qu'il s'agissait de vestiges laissés par les anciens druides. Un horloger du nom de Myfyr Morganwg, c'est-à-dire Edward Davies, arriva à Pontypridd juste avant Evan James et décida de reconstituer le Gorsedd et la chaise de Morganwg. Au solstice d'été de 1850, le Gorsedd se rassembla pour la première fois sous l'égide de Myfyr. Evan fut l'un des cinq poètes intronisés dans l'Ordre des Bardes. Une foule magnifique, portant bannières, marcha du New Inn jusqu'à la pierre tremblante. Parmi les quinze personnes admises dans l'ordre des Ovates se trouvait James, le fils de Evan, qui choisit le nom bardique de Iago ab Ieuan. Lors de la réunion suivante, le 28 septembre 1850, Evan lui-même se dressa sur la pierre tremblante et s'adressa à l'assemblée de poètes en déclamant une ode composée en mètres traditionnels.

Dans un compte-rendu de l'Eisteddfod de 1853, on cite qu' Evan James parle de Myfyr en tant que défenseur des « partisans du Gorsedd, qui sont confrontés aux attaques qu'on nous porte. » Dès 1845, Evan composait des poèmes pour défendre le druidisme. Ceci suggère que ce type d'attaques envers le Gorsedd était courant.

Il y eut beaucoup de friction entre certains pasteurs de Pontypridd et les Druides de 1851. Et pourtant certains prêtres et pasteurs étaient membres du Gorsedd. Que cette époque a dû être intéressante !

D'après les thèmes développés dans de nombreux poèmes d'Evan James , mais aussi dans ses essais, il est évident que c'était un partisan fervent des petits Eisteddfodau. Si jamais il ne concourrait pas, il était juge, et même parfois, président du jury.

Non seulement apportait-il son soutien aux nombreux Eisteddfodau qui se tenaient à Pontypridd et dans les environs, mais il était aussi membre du Gorsedd des Bardes, et également l'un des partisans principaux de Yr Iforiaid, les Ivorites, une Amicale des pauvres qui défendait la langue galloise. Les Ivorites prennent leur nom de Ifor Hael, protecteur du grand poète médiéval Dafydd ap Gwilym. Parmi les œuvres d'Evan James se trouvent de nombreux *englynion*, une forme poétique de quatre vers utilisant les rimes internes, et des poèmes que l'on chantait sur des airs de l'époque, qu'il soient écossais, anglais ou gallois. C'est ce que l'on jouait lors des diners des Ivorites et lors des Eisteddfodau.

Evan James était, sans aucun doute, un homme aux talents multiples. C'était un poète prolifique, actifs au niveau des œuvres de charité, un tisserand et de temps en temps un patron de taverne, mais c'était aussi un fabricant de harpe et peut-être même un joueur de harpe. On peut voir l'une de ses harpes dans la collection du musée de Saint Fagan's. Elle n'a pas de pédales et est décrite en tant que 'harpe pour danseurs'. Les archives de Saint Fagan's indiquent aussi que Evan James la donna à son 'disciple ou aide', Monsieur Ambrose Moore de la ville de Porth après avoir construit sa deuxième harpe. On prétend

que cette deuxième harpe était une harpe à pédales, mais nous ne savons pas ce qu'elle est devenue.

Le mot 'disciple ou élève' pose une autre question intéressante. Evan James était-il non seulement fabricant de harpe mais aussi joueur de harpe ? Lors de la cérémonie d'accueil d'Evan James à Pontypridd, en 1847, Josi'r Pedlar écrit : Ni unwn wedi'th dderbyn/ Yn llon mewn cân ac englyn/ Ar deilwng geinciau'th delyn/ Cnawn ni...

« Nous allons chanter et réciter des poèmes, maintenant que tu es des nôtres, accompagnés de la musique mélodieuse de ta harpe... » Il se peut qu'il s'agisse d'une tournure poétique mais on retient la référence à cette harpe.

Evan était un homme cultivé et avait un profond intérêt pour l'histoire et la politique. Parmi ses objets personnels on a retrouvé les deux volumes de *Hanes y Brytaniaid a'r Cymry* (Histoire des Bretons et des Gallois) reliés en cuir de la meilleure qualité. Ces deux volumes se trouvent d'ailleurs au musée de Pontypridd. Fait intéressant : le deuxième volume contient le premier vers de *Hen Wlad Fy Nhadau* et le deuxième vers d'un autre poème composé par Evan James : *O, Rhowch i Mi Fwth* (O, donnez-moi une maison à la campagne.)

Dans le compte-rendu d'un discours prononcé par Evan James lors de l'Eisteddfod de Gelli-gaer le 24 décembre 1848 et paru dans le *Monmouthshire Merlin*, on constate qu'il se félicitait du fait que « nos frères, les Anglais, chantent toujours chaleureusement les éloges des Triades de Cambrie qui sont des compositions requérant un don et une tournure d'esprit spécial ». Ceci suggère qu'Evan connaissait l'œuvre de l'historien anglais Sharon Turner, auteur de *History of the Anglo-Saxons* (Histoire des Anglo-Saxons). Ce livre contient un appendice intitulé *A vindication of the Ancient British Poems* (Défense des anciens poèmes de Bretagne) qui mentionne spécifiquement les Triades.

Evan James, bien qu'étant imprégné du passé, était aussi ouvert aux idées de son temps. Parmi les nombreux volumes possédés par Evan James, on trouve aussi les volumes reliés des éditions de 1861 et de 1863 du *British Controversialist and Literary Magazine* (Le Magazine littéraires des amateurs de controverses). Il s'agit là d'un journal de libres penseurs discutant en détail les questions politiques, industrielles, religieuses et économiques de l'époque. Dans la rubrique nécrologique du *Pontypridd Herald* on lit qu'il 'possédait un bon sens qui ne lui fit jamais défaut, et, associé à cette grande qualité, l'innocence d'un enfant.' On retrouve cette innocence dans sa poésie.

Bien qu'il eut écrit un nombre considérable de poèmes, seuls quelques-uns d'entre eux furent jamais publiés, dont les paroles de *Hen Wlad Fy Nhadau*, une série de *englynion* sur les halles couvertes de Aberdare et un poème dédié à l'industriel Richard Fothergill, ces deux derniers ayant été publiés dans *Gardd Aberdâr* en 1854 ; *O Rhowch i Mi Fwth* fut publié accompagné de la musique de Alaw Ddu, et un poème parut dans *Yr Iforydd*. Trois autres poèmes parurent dans *Cymru* (1915) longtemps après sa mort. Il se peut fort bien que cet homme timide ne chercha pas à mettre la touche finale qui aurait pu transformer et illuminer la plupart de ses poèmes. On trouve toutefois, dans les manuscrits conservés à la Bibliothèque Nationale, une liste de ses poèmes rédigée de sa propre main, de même que des copies de la main de son fils James, ce qui nous fait penser qu'il se souciait pourtant

de la destinée de son œuvre.

Ses poèmes sont de nature patriotique, soutiennent la langue et expriment des sentiments similaires à ceux que l'on trouve dans *Hen Wlad Fy Nhadau*. Il rédigea des poèmes en l'honneur du druidisme, d'autres poèmes contiennent des éléments romantiques. Il a aussi choisi pour thème l'industrie, ce qui est tout à fait compatible avec ses intérêts personnels en tant que petit industriel qui employa jusqu'à douze employés. Il rédigea enfin des poèmes qui reflétaient ses opinions politiques. Un grand nombre de ces poèmes sont écrits sous forme de dialogue, forme qui était fort courante à l'époque et remonte à la tradition orale. Les mots étaient chantés sur des airs populaires du temps. Beaucoup d'entre eux auront été entendus aux dîners et eisteddfodau des Ivorites.

Evan James apparut après ce que Gwyn A Williams, aujourd'hui décédé a appelé la première vague de radicalisme gallois au Sud du Pays de Galles. Il marchait sur les traces de Lewis Hopkins de Llandyfodwg, un 'homme au génie universel... pour ce qui concerne la littérature et la mécanique,' et celles de William Edwards, ingénieur du pont de Pontypridd, urbaniste de Morristown et pasteur de Groeswen. On voit bien les similarités qui relient ces hommes et d'autres qui furent associés à l'âge des lumières dans d'autres pays. Morgan John Rhys de Llanbradach était l'un d'entre eux. En 1793, Rhys traduisit et publia les idées du déiste français Constantin François Volney dans *Y Cylchgrawn Cymraeg* (Le Magazine gallois).

Evan James apparut quelques années plus tard mais il avait hérité ces idées. Il a sans doute connu la conurbation de Merthyr et Aberdare, mais a vécu pendant toute sa vie dans de petites villes ou villages. Caerphilly était alors une petite ville, Argoed un village tandis que Pontypridd ne devint une ville de taille conséquente que dans les dernières années de sa vie. Evan était un maître artisan, à la fois tisserand, brasseur et fabricant de harpes. Il lisait beaucoup, était poète et probablement harpiste. Evan a probablement flirté avec le Druidisme, mais a vraisemblablement été influencé, à travers Morgan John Rhys, par le déisme de Volney.

Parmi ses manuscrits on a retrouvé un essai qu'il avait envoyé pour l'Eisteddfod qui s'est tenu dans The Lamb à Pontypridd. Le sujet en était : *Les Effets des grèves sur les maîtres et les travailleurs* et a été rédigé vers 1861. Si l'on ignore quelques statistiques, bizarrement erronées, portant sur la production industrielle galloise – notamment sur le charbon et le fer – cet essai révèle l'étendue de ses lectures. Il connaissait bien l'œuvre du philosophe David Hume et celle d'Adam Smith, le grand avocat des influences économiques et sociales de l'économie de marché. Il cite par exemple le fameux Hume : « Alors, les hommes auront toujours un emploi, ils apprécieront leur récompense, de même que ces plaisirs qui sont le fruit naturel de leur labeur. »

Du point de vue politique, on peut supposer qu'il fut influencé par les idées de l'Anglais Tom Paine. Paine, qui est mort l'année où Evan est né, s'opposait à la monarchie et soutenait les révolutions française et américaines. Paine pensait que l'homme devrait pouvoir apprécier le fruit de son labeur. Les poèmes d'Evan suggèrent qu'il aurait été en accord total avec ces pensées. Le poème d'Evan intitulé *Cân yr Adfywiad ar agor y Gledrffordd newydd yng Nghymdogaeth y Bontnewydd a Mynwent y Crynwy* (Le

renouveau qui naîtra du nouveau chemin de fer aux alentours de Newbridge et du Quaker's Yard) , écrit en 1841, reflète bien les idées de Paine sur l'industrie, l'entreprise privée et le droit des travailleurs à jouir des fruits de leur labeur.

Ce qu' Evan et James James ont fait est de créer un chant, un hymne où les mots et la musique sont en totale et parfaite harmonie. On ne peut imaginer les mots sans la musique. Comme déjà mentionné, il fut choisi comme hymne national du Pays de Galles par la voix du peuple. Tout le monde n'a pas toujours partagé les sentiments exprimés. D'autres pays ont parfois refusé de le jouer lors d'évènements sportifs. Twickenham, fief du rugby anglais résista jusqu'au bout, jusqu'en 1976. L'orchestre joua *God Save the Queen* puis quitta le terrain. Près de la moitié de l'équipe galloise était galloisante, y compris leur capitaine, Mervyn Davies. C'était aussi le premier match de Ray Gravell, aujourd'hui décédé, à Twickenham. Ray était un patriote farouche. Dès qu'il s'aperçut de ce qui se passait, il cria : « Merv, Merv, be ma'n nhw'n neud ? Dydyn nhw ddim wedi whare Hen Wlad ? (Merv, Merv, que font-ils? Ils n'ont pas jouer le Hen Wlad »). L'équipe se rassembla pour le chanter, tous les spectateurs gallois s'y mirent aussi, et le tout fut splendide. Je l'ai vu et entendu à la télévision. C'était on ne peut plus galvanisant. Et un double coup dur pour l'Union du Rugby anglais. La réponse à l'insulte anglaise fut superbe. Le protocole des évènements sportifs qui ne concernent que deux pays veut que l'hymne national du pays jouant à domicile soit joué en dernier. L'Union du Rugby Anglais ne refusa plus jamais de jouer *Hen Wlad Fy Nhadau* à Twickenham. Je l'ai entendu chanter superbement de nombreuses fois, y compris par les chanteurs professionnels – mais jamais plus de la façon dont il a été chanté ce jour là. Le Pays de Galles, comme c'était régulièrement le cas à cette époque, gagna de façon superbe et je m'en souviendrai aussi comme de l'un des plus beaux matchs de Ray Gravell pour le Pays de Galles

J'ai entendu dire qu'il n'y avait que deux choses sur lesquels les Gallois peuvent se mettre d'accord. Leur amour du rugby et leur amour de l'hymne national. Ce qui est peut-être vrai pour le rugby, est incontestable en ce qui concerne le *Hen Wlad Fy Nhadau*. Merci de votre patience.